





## **Du côté de chez soi**

### **L'entrée dans la vie adulte des femmes de classes populaires dans les espaces ruraux**

***Dr. Perrine Agnoux***

*Exposé introductif de soutenance à Dijon, le 14 octobre 2022  
Thèse dirigée par Sophie Pochic et Nicolas Renahy*

*perrine.agnoux@ens-paris-saclay.fr*

Monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du jury, j'ai le plaisir de défendre aujourd'hui devant vous ma thèse de sociologie intitulée *Du côté de chez soi. L'entrée dans la vie adulte des femmes de classes populaires dans les espaces ruraux*. Je vous suis très reconnaissante d'avoir accepté de discuter de ce travail aujourd'hui. Je remercie également mes directeur et directrice de thèse pour leur accompagnement ainsi que toutes les personnes qui me témoignent leur soutien et leur intérêt en assistant à cette présentation.

Mon propos s'organisera en quatre temps. Je vais d'abord revenir sur la construction de mon objet de recherche. Je rappellerai ensuite mes choix méthodologiques pour arriver à la présentation des résultats originaux qu'ils m'ont permis d'obtenir. Enfin, je reviendrai brièvement sur les pistes de prolongement ouvertes par ce travail. Pour incarner cette présentation, je mobiliserai le portrait d'Alexia, l'une des cinquante-quatre jeunes femmes que j'ai suivies. Alexia n'est pas une alliée particulièrement centrale dans l'enquête mais le cas de la jeune femme, que j'ai rencontrée dès mon master 2 est éloquent à plusieurs titres.

#### **Genèse du projet de thèse et construction de l'objet de recherche**

Au cours de ce mémoire de master, j'étudiais quantitativement les déterminants des migrations au moment de l'insertion professionnelle. J'avais choisi de mener quelques entretiens exploratoires auprès de jeunes femmes travaillant en Corrèze, le département où j'ai grandi et que j'ai quitté dès l'obtention du baccalauréat. Je cherchais alors, imprégnée d'un certain ethnocentrisme de classe, à comprendre les obstacles à leurs aspirations supposées au départ. J'ai réalisé des entretiens avec trois jeunes femmes, parmi lesquelles Alexia, que j'avais côtoyée étant enfant et dont le contact m'avait été suggéré par ma mère, son ancienne institutrice. Alexia est la deuxième et dernière enfant d'un couple composé d'une aide à domicile et d'un facteur. Dans la même classe que ma petite sœur au collège, elle a ensuite suivi un CAP puis un baccalauréat professionnel agricole dans les services à la personne.

Lorsque je la contacte par *Facebook*, elle a 21 ans et travaille comme agente des services hospitaliers dans un service de gériatrie. Depuis l'âge de 18 ans, elle vit en appartement avec son compagnon, avec qui elle est en couple depuis ses 15 ans. En réponse à mes questions sur ses projets résidentiels, la jeune femme décrit un temps suspendu à sa titularisation dans la fonction publique, qui conditionne ses projets d'installation. Retenue par un CDD qui la rattache au service où elle exerce, elle valorise aussi la proximité avec ses parents et pointe la contrainte géographique exercée par son compagnon, qui ne peut pas vivre à plus de vingt minutes de la caserne où il est pompier volontaire.

Ma question de recherche se déplace alors des ressources manquantes pour concrétiser des projets de départ vers la multiplicité des attaches qui font que ces jeunes femmes restent vivre en Corrèze. Ces questionnements sont aussi nourris par ma lecture de travaux qui mobilisent le concept de capital d'autochtonie, qui portent essentiellement sur les hommes, et dont je souhaite interroger les implications sur les parcours féminins. Comment comprendre que ces jeunes femmes restent vivre dans des espaces ruraux qui leur sont *a priori* défavorables, tant du point de vue du marché du travail que des activités de sociabilités qui leur sont proposées ? Quelles ressources peuvent-elles mobiliser pour s'accommoder de l'espace local des possibles ?

### **Principaux choix : terrains, méthodes**

Je vais maintenant revenir sur mes choix méthodologiques pour répondre à ces questions de départ. Inspirée à la fois par les recherches féministes et les travaux sur les mondes ouvriers, j'avais l'ambition d'étudier l'ensemble des pans de la vie des jeunes femmes et de m'impliquer dans les sociabilités féminines locales.

Dans cette optique, mon entrée sur le terrain par les institutions a d'abord été contrainte par le manque de relations personnelles mobilisables pour rencontrer ces filles qui restent vivre en Corrèze, et *a fortiori* pour m'« incruster » dans leurs sociabilités. Au début de ma thèse, deux des trois personnes que j'avais rencontrées en master 2, dont Alexia, ne répondaient plus à mes messages, quand la troisième enquêtée vivait à plus de 40 minutes de route et les contacts qu'elle m'avait suggérés pour participer à l'enquête me semblaient peu enthousiastes.

L'école, centrale dans les récits biographiques que j'avais recueillis dans ces premiers entretiens, est alors devenue une voie d'entrée privilégiée. En effet, alors que, dans mon mémoire de master 2, mon regard se centrait sur les institutions d'accompagnement dans l'emploi pour étudier la socialisation spatiale à l'entrée sur le marché du travail, Pôle emploi et la mission locale étaient quasiment absents de leurs récits. Alexia avait travaillé sans interruption depuis son premier emploi en gériatrie, obtenu après un stage en lycée.

La centralité de l'école au début de l'enquête est aussi le pendant de la faiblesse des institutions intégratrices du travail et de la sociabilité locale pour ces jeunes femmes. Elles enchaînent, voire cumulent, les emplois précaires, se tiennent à distance des syndicats et sont absentes des activités de loisirs structurantes dans les sociabilités, telles que le football ou le rugby. Ainsi, Alexia est soulagée de n'avoir pas encore eu affaire aux syndicats de l'hôpital, sollicités uniquement en cas de difficulté personnelle par ses collègues. Pendant son temps libre, elle marche seule, parfois avec sa mère, depuis que l'association de marche de son village d'origine a fermé.

En entrant d'abord par l'école pour rencontrer les jeunes femmes, j'ai ensuite pu constater la dissociation des scènes sociales qu'elles expérimentaient, avec des

mobilités très importantes au quotidien. Cette fragmentation des territoires d'appartenance avait déjà été notée par Nicolas Renahy dans *Les Gars du coin* pour comprendre l'obsolescence relative du capital d'autochtonie. Dans la thèse, je montre que cette segmentation – qui se traduit dans la référence à ses coins, au pluriel plutôt qu'au singulier – relève aussi de stratégies genrées pour limiter le contrôle social qui s'exerce sur les jeunes femmes. J'ai rapidement constaté qu'un grand nombre de sorties se déroulaient dans les deux principales villes du département, qui sont toutefois suffisamment petites pour qu'elles ne s'y sentent jamais anonymes.

J'ai pour cette raison choisi de considérer l'ensemble du département de la Corrèze comme rural. Celles qui y vivent partagent un ensemble d'expériences communes : la centralité de la voiture pour se déplacer, l'éloignement des grandes agglomérations universitaires qui informe leurs aspirations, la faiblesse des services publics de proximité qui alourdit leur travail domestique, le marché du travail local qui cadre leur espace des possibles. Le territoire corrézien recouvrant en partie les espaces vécus et étant souvent mobilisé comme support identitaire, c'est aussi l'échelon départemental qui a présidé à la contextualisation statistique du terrain, indispensable à la montée en généralité.

À partir de l'entrée scolaire, j'ai finalement conduit l'ethnographie d'une cohorte de lycéennes, qui m'a invitée à multiplier les scènes d'observation. Cette ethnographie multisituée a alors permis d'interroger la place des différentes institutions intégratrices dans la socialisation spatiale et dans la production d'un capital d'autochtonie genré : l'école, le travail, la famille, le couple, le groupe d'amis, les activités de loisir institutionnalisées. Ce questionnement par institution a présidé à la structuration du manuscrit de la thèse.

Par rapport à une enquête par entretiens isolés, cette enquête m'a permis d'étudier la socialisation spatiale et d'objectiver les effets d'interconnaissance. J'ai aussi pu mesurer l'ampleur de l'influence de la relation d'enquête sur le discours recueilli, comme en témoigne le cas d'Alexia. En effet, ce n'est que deux ans après notre premier entretien que la jeune femme a accepté de répondre à un second, après plusieurs sollicitations restées sans réponse. J'avais toutefois entre temps reçu régulièrement de ses nouvelles : par ma mère qui avait constaté son déménagement en la croisant sur le bord d'une route, par une amie à elle qui l'avait hébergée provisoirement, par une autre amie avec qui elle s'était récemment disputée. J'avais ainsi appris qu'elle s'était séparée et avait déménagé à plusieurs reprises. En fin de compte, ce n'est qu'au moment où elle était à nouveau en couple et titulaire de la fonction publique hospitalière qu'Alexia m'a spontanément recontactée, en s'excusant pour son silence prolongé. Ce cas donne à voir comment la volonté de présenter une image positive de soi à l'enquêtrice peut être amplifiée par sa place dans un réseau d'interconnaissance. La quête de respectabilité s'inscrit pleinement dans la relation d'enquête. Il rappelle aussi les difficultés d'un suivi longitudinal à intervalles prédéfinis dans ce contexte : mon enquête se devait d'être continue.

Cette ethnographie qui combine entretiens répétés, observations de scènes scolaires, de loisirs, mais aussi sur les réseaux sociaux, est également armée par les statistiques. Les résultats mis en évidence dans la thèse sont replacés dans leur contexte socio-spatial mais également éprouvés à d'autres échelles. L'exploitation de l'enquête nationale sur les ressources des jeunes (ENRJ) a ainsi montré la participation importante des jeunes femmes des classes populaires rurales à l'entraide familiale, par comparaison avec les jeunes hommes du même milieu mais aussi par rapport à celles qui ont grandi en ville.

## Apports et résultats

Les résultats singuliers de cette thèse sont inséparables de ces choix méthodologiques. J'aimerais revenir sur trois questionnements, qui proposent plus largement d'explorer la co-construction localisée des rapports sociaux de genre et de classe : la définition locale de la réussite sociale à cet âge de la vie, les contraintes qui entravent la présence des jeunes femmes dans l'espace public et, enfin, les coûts genrés liés à l'installation chez soi.

Dès les débuts de l'enquête, je perçois une forme d'indifférence vis-à-vis d'un modèle de réussite que je tenais pour universel. Lors de notre première rencontre, Alexia pointe la fierté de ses parents, soulagés qu'elle et son grand frère aient une « place sûre » sur le marché du travail et qu'elle soit « casée » sur le marché matrimonial. Je suis frappée par son installation conjugale précoce, qui m'a incitée à explorer la définition des frontières sociales de la jeunesse et ses conséquences. Il apparaît aussi rapidement que les enquêtées, en soulignant que je suis courageuse de faire de si longues études, dans une ville qu'elles perçoivent comme hostile, me plaignent davantage qu'elles ne m'admirent.

C'est le constat de cet écart entre nos conceptions de la réussite sociale qui a abouti à la notion d'idéal d'installation, plus accessible pour elles que le modèle de la jeunesse étudiante urbaine. Ce modèle de réussite, partagé par la grande majorité des enquêtées, correspond à un parcours idéal, avec l'accès rapide, mais surtout ordonné, à l'emploi et au couple stables, puis à la propriété de sa maison individuelle et enfin à la maternité.

Ce modèle, qui manifeste des formes d'autonomie culturelle persistantes dans les classes populaires, est lié aux spécificités de l'espace local étudié, à distance des grandes agglomérations qui concentrent le capital culturel. L'installation dans « ses coins » à cet âge relativement précoce est aussi valorisée par les classes dominantes que j'ai croisées. Les enseignantes en lycée professionnel promeuvent ainsi une « sédentarité éclairée » plutôt qu'une injonction à la mobilité auprès de leurs élèves. Vecteur de respectabilité, l'idéal d'installation est aussi un modèle de réussite qui paraît accessible en raison de marchés immobilier et matrimonial favorables aux jeunes femmes.

Le terme d'« idéal » rappelle toutefois qu'elles peuvent inégalement s'en rapprocher, en fonction de leurs ressources familiales et personnelles, ouvrant la voie à l'étude de l'hétérogénéité interne aux classes populaires.

L'idéal d'installation manifeste enfin les formes concrètes que peut prendre la conscience triangulaire au sein des classes populaires et montre bien son caractère asymétrique. En effet, le rapprochement de cet idéal qui permet à toutes de se distinguer du bas, incarné par la figure repoussoir de la jeune mère inactive, n'est symétriquement pas antagoniste à l'adhésion à l'ordre scolaire. Il accompagne moins une remise en question qu'une réappropriation de la norme des études longues. Il s'agit de faire des études rentables sur le marché du travail local. Alexia souligne par exemple que ses parents lui interdisaient d'inviter son copain à dormir chez elle au lycée, lorsque sa moyenne était inférieure à 15/20. Elle a été poussée dans sa scolarité par une mère qui avait « un peu honte » qu'elle ne suive qu'un CAP avant de poursuivre en baccalauréat, dans l'espoir de devenir infirmière. La fierté d'être « posée » permet, à leur âge, de retourner le stigmate d'une entrée brutale dans la vie adulte, quand les étudiantes qu'elles ont côtoyées à l'école, dans leur voisinage et, pour certaines, dans leurs activités extrascolaires, et qu'elles suivent toujours sur les réseaux sociaux, ont le privilège de l'expérimentation. Ces jeunes femmes de classes populaires ne déprécient pas directement la jeunesse étudiante, mais y opposent plutôt, à cet âge de la vie, une

morale de classe alternative, inséparable d'une valorisation de l'autonomie matérielle par son travail et du dévouement pour son entourage et pour ses coins.

Un deuxième grand résultat de l'enquête est la centralité du rapport au temps pour comprendre l'importance du « chez soi » dans le quotidien de ces jeunes femmes et les modalités de leur inscription sur la scène publique locale. Il m'est rapidement apparu que leur temps libre, particulièrement incertain, se distinguait du mien, toujours planifié. Dès notre premier entretien, alors que je questionne Alexia sur la pénibilité de son métier, elle insiste avant tout sur les facteurs organisationnels et temporels, comme le font la majorité de ces jeunes femmes exerçant des emplois de service peu qualifiés. Alors qu'elle souffre déjà de maux de dos, le plus difficile dans son travail est, selon elle, de ne pas pouvoir passer du temps avec son copain le week-end, de pouvoir rarement sortir en boîte de nuit comme les « autres jeunes », et d'avoir même des difficultés à programmer un rendez-vous à la banque.

Ce rapport au temps a aussi influencé la conduite de l'enquête puisque je me suis rapidement résolue à habiter sur mon terrain en constatant qu'un entretien ne pouvait pas être programmé plusieurs semaines à l'avance. J'ai alors découvert à quel point ma disponibilité était une ressource précieuse et un levier pour nouer des relations d'enquête privilégiées.

L'injonction à la disponibilité permanente faite aux femmes, bien mise en évidence par les féministes matérialistes dès les années 1980<sup>1</sup>, se retrouve dans la famille, au travail et parfois sur la scène associative, malgré le jeune âge des enquêtées. Elle participe à leur exclusion des sociabilités institutionnalisées et des mandats associatifs. Le goût du temps passé chez soi et l'investissement dans le domicile, qui participe à leur bonne réputation personnelle et conjugale, est donc aussi un goût du nécessaire.

Le dernier point que je souhaiterais aborder est justement l'ambivalence de l'investissement dans le « chez soi », au double sens d'engagement sur la scène publique locale et dans le domicile.

Alors que la proximité familiale est coûteuse en matière de travail domestique, la quête de respectabilité, orientée par l'idéal d'installation, n'est pas sans risque pour ces jeunes femmes. Elle favorise les configurations conjugales asymétriques et alourdit les coûts de la séparation.

Lors de notre deuxième rencontre, c'est sur le registre de l'enfermement qu'Alexia évoque son ancienne relation, qui a duré plus de huit ans. Si elle considère que sa séparation a été « un mal pour un bien », elle en a pourtant bien payé le prix fort puisqu'elle a eu deux semaines seulement pour quitter le logement, portant la « faute » morale de la rupture après une relation extra-conjugale. Les mois qui ont entouré la séparation, Alexia décrit aussi des violences, cachées à ses parents qu'elle ne voulait pas inquiéter, ces derniers étant déjà préoccupés par la récente séparation de son grand frère. Malgré son emploi stable à l'hôpital, elle a ensuite connu quatre logements successifs en un an.

Son cas rappelle aussi l'ambivalence de la reconnaissance locale pour ces jeunes femmes, y compris lorsqu'elles sont bien intégrées dans les classes populaires respectables. Alexia, qui était fière de participer à un ensemble de manifestations publiques avec les pompiers volontaires, « tourne le regard », selon ses termes, dès qu'elle les croise dans la seule boîte de nuit de Tulle. Sa rupture lui a aussi valu l'exclusion d'un groupe de collègues et amies, qui étaient pour certaines en couple avec

---

<sup>1</sup> Chabaud-Rychter D., Fougeyrollas-Schwebel D., Sonthonnax F., 1985, *Espace et temps du travail domestique*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 180 p. ; Haicault M., 1984, « La gestion ordinaire de la vie en deux », *Sociologie du travail*, 26, 3, p. 268-277.

des pompiers. Cette répercussion des sanctions sociales d'une scène à l'autre participe sans doute à l'attention particulière qu'elle prête aujourd'hui à la séparation entre vie professionnelle et privée, préoccupation partagée par de nombreuses autres jeunes femmes. Alexia, qui compare l'hôpital à une « fourmilière » où tout se sait, se rend par exemple désormais dans une salle de sport à plus de 30 minutes de route. Cette volonté de séparer des sphères partiellement imbriquées s'ajoute donc à leur rapport au temps contraint pour entraver leur présence dans l'espace public.

La séparation conjugale du frère d'Alexia rappelle en outre que les coûts genrés de la rupture sont aussi le pendant du biais de reconnaissance qui invisibilise le travail féminin. Le jeune homme qui avait, selon Alexia, « payé beaucoup de lui-même » dans la construction de la maison, a naturellement gardé le logement. De même, la présence féminine sur la scène publique locale, source d'un travail gratuit conséquent, n'est pas rétribuée au même titre que le dévouement des hommes de leur entourage.

Sur le marché du travail local, la vocation pour le soin que la majorité partage est aussi à double tranchant. Cette vocation est construite par les enseignantes en contexte scolaire, dans le cadre d'une relation de proximité avec leurs élèves et est inséparable de la production de leur attachement à leurs coins. Le rapport vocationnel au travail leur permet de supporter l'épreuve d'endurance que représente la stabilisation dans ces emplois particulièrement usants physiquement, mais naturalise en retour leurs compétences, mal rétribuées. De plus, la stabilisation professionnelle à laquelle aspirent ces jeunes femmes apparaît de plus en plus incertaine au regard de la précarisation qui touche la fonction publique, employeur qui domine le marché du travail local. Alexia se décrit ainsi comme une privilégiée : ses nouvelles collègues ont obtenu un CDI sur leur poste plutôt qu'une titularisation à l'hôpital, titularisation qui ouvre pourtant la voie à un changement de service pour travailler dans des conditions moins pénibles.

### **Limites et prolongements**

Enfin, le cas d'Alexia ouvre des pistes pour la suite de l'enquête. Enceinte de quelques semaines, la jeune femme me fait déjà part d'aspirations éducatives pour son futur enfant. Elle m'explique par exemple qu'elle doit rapidement contacter la crèche de l'hôpital, pour que son enfant fasse des activités en vue de préparer l'entrée à l'école. Elle rappelle ainsi le rôle de ces femmes de classes populaires dans la réappropriation de normes dominantes, place que semblent déjà avoir tenue leurs mères avant elles. Leur maternité ouvre alors la voie à l'étude des décalages éventuels entre leurs aspirations éducatives, mais aussi égalitaires, et leur mise en pratique. Des entretiens en présence de leurs parents permettraient à cette occasion de revenir sur leur propre socialisation familiale, d'interroger les transmissions intergénérationnelles et les décalages normatifs éventuels entre les deux générations. En me saisissant de l'événement biographique que constitue la première maternité pour réaliser des portraits de famille, je souhaiterais donc enrichir mon analyse des petites mobilités sociales et des stratégies familiales de reproduction.

Poursuivre mon suivi de cohorte me permettrait également d'interroger les conséquences des maternités sur leurs itinéraires, mais aussi celles des ruptures conjugales. En effet, comme l'a illustré le cas d'Alexia, l'idéal d'installation est fragile et n'implique pas la stabilité conjugale. Cette réversibilité du couple contraste avec le « modèle d'installation familiale », mis en évidence dans les années 1980 par Françoise Battagliola dans les classes populaires : l'installation en couple, envisagée comme définitive, précède alors de peu la maternité.

Enfin, au-delà de l'épreuve que représente la séparation conjugale, la valeur de l'installation, quand les étudiantes elles aussi finissent par « se poser », est sans doute amoindrie. Prolonger mon enquête me permettrait donc d'interroger l'évolution des modes de classement avec l'avancée dans le cycle de vie, leurs effets sur les parcours, et de poursuivre mon analyse de la dimension genrée du capital d'autochtonie.

Mesdames et messieurs, je vous remercie pour votre attention et je me réjouis de pouvoir à présent échanger avec vous.